

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 50

Artikel: Le trai : (patois d'Aigle)
Autor: E.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

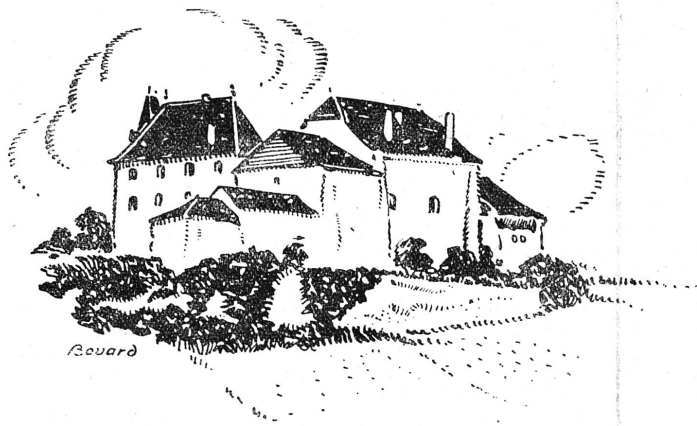
ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LES CHATEAUX ROMANDS

BAVOIS

Malgré les Bourla-Papey qui y pénétrèrent avec furie, portant le feu dans les archives, malgré les orages du seizième siècle et les pillages ou les incendies où tant de châteaux furent détruits, le manoir qui garde le col d'Enteroches est toujours présent à son poste. Comme la gorge voisine est embrochée, à l'instar d'un pauvre chapon, par le fer des rails, le vieux castel s'est endormi, n'ayant plus rien à surveiller. Plus de mandrins, plus de Sarrasins, plus de petits bateaux dans le canal! Bonne nuit donc! Mais s'il dort aux antiques batailles, aux vieilles consignes, le château de Bavois vit pourtant; il rêve en abritant lourdement l'existence plus normale, plus belle, plus féconde, du laboureur et du vigneron.

Evolution en vérité heureuse, superbe et qui n'est dépassée en dignité que par celle des forteresses muées en asile d'orphelins ou de vieillards...

Ici la terre, les tenant de la terre sont graduellement montés; de serfs ils sont devenus paysans libres et les voici se chauffant les membres usés où leurs frères ou leurs aïeux venaient très humbles quérir grâces et secours chez le seigneur.

Oh! je n'écris pas ces lignes pour maudire la rudesse ou la cruauté des anciens maîtres du manoir, des champs et de l'Eglise St-Légier de Bavois. Le château joua son bon rôle et les humbles, ici comme ailleurs, bénirent aussi les murailles tutélaires des siècles de rapine et de sauvagerie générale. Même les Bernois, les Morlot, les Saussure, les Pillichody ne méritent point de pensées démagogiques de bas étage.

Tous ces gens de qualité, ne sont plus, ni les uns ni les autres *intra muros*, les siècles, leurs éruptions sociales justes ou injustes ont éliminé la féodalité de ces lieux dont les restes sont le symbole poétique.

Le château baigne donc dans ce qui est le meilleur de notre vie moderne, dans le travail et l'espoir un peu vague, sauf chez les initiés au problème de la vie et de la mort des humains et de leurs demeures.

En fait de bain, est-ce que ce mot de Bavois ne vient pas évoquer les rivages de quel que lac? « Baïes » disent doctement les dictionnaires qui daignent s'occuper de ces lieux. « Baïes » cela rappelle le « Baïac » de Cicéron, un lieu de délices, avec eaux thermales ou quelque plage dolente.

En rôdant autour de ce vocable antique, évocateur de temps où la plaine encore humide formait sans doute un lac, nous pensons à Bayeux, la cité normande où jadis, il y a vingt ans tout au moins, nous passions pour aller voir la mer tout proche. *Dire que Bayeux était la capitale des Bajocasses et que, si vous toussiez légèrement vous faites aisément sortir deux mots historiquement Cavoisiens.* Baïes et Agasse! Du latin et du parler moyenâgeux! Les Agasse sont aïeux des Agassiz, gloire de Bavois puis d'Orbe, puis du monde savant tout entier. Savez-vous bien qu'en allant donner ses cours, M. Philippe Godet sourit fièrement à un buste d'Agassiz, là-bas dans l'Université de Neuchâtel?

Je crois sérieusement qu'entre Bavois et Bayeux il y a quelque lien mystérieux.

Pour l'heure, la tapisserie célèbre du la reine Mathilde dota la cité normande se retrouve plus somptueuse aux pieds même du château que je vois. La vigie d'Enteroches trône dans un décor printanier plus merveilleux que celui où ma jeunesse pénétra là-bas en Normandie. Et dont se meut, tout vit autour du manoir. Les vigneron transportent l'engrais sur les coteaux rapides. Trois ruches bleues rappellent aux paresseux ou passent, l'éternelle loi du labeur naturel. Ce coin de pays est étrange. La croupe qui domine le château est ornée de pins à l'air provençal. Provençal aussi ou gascon ce bouquet hardi de conifères maigrichons auxquels l'on croit voir s'appuyer Cyrano de Bergerac, à l'heure de son belliqueux délogement.

Au reste, tous ces lieux antiques sortent assez, de notre ambiance visuelle du Gros de Vaud, et mon compagnon de route assure que les grands cyprès du cimetière de Bavois seraient embrassés par feu Böcklin, passionné du Midi latin ou hellénique.

Ces arbres-là sont d'une austère beauté; mon jeune ami les appelle les Trois Mousquetaires du Sépulcre, il les nomme successivement, comme il convient ces trois gardiens du Royaume d'Eternité sont quatre comme l'étaient les Trois Mousquetaires. Le cinquième du groupe est une ombre, un cadavre sinistre, un fantôme de cyprès! Regrette-t-il à tel point la vie en ce pays qu'il ne veuille humblement s'allonger aux pieds de vigoureux survivants? Alors Cicéron avait raison d'écrire: Baïac, lieu de délices. Les vieux murs d'ici comme les vieux cyprès ne veulent point être troublés dans leur béatitude dernière, ils tombent, les vieux murs de la route de Bavois, ils tombent, s'écroulent, et ne souffrent pas d'être relevés. C'est du Midi tout pur, pareille sérénité tenace en face du cours des choses et des humains.

C. CLAVEL.

De la Feuille d'Avis d'Orbe.



LE TRAI
(Patois d'Argle)

Ma fai, mè su décidà à modà pé Lozena, l'au-tra demèindze. J'avai votà lo deceindé né, et rein ne me gravève. Ne sein parti ti lou quaitro: mè, ma fenna, ma felhie et mon biofe, tât apri midzo, et ne sein z'allà i Théâtre. Lou z'autré volion vâire Dédé, a bin Dodo, ma jé dé: Rein de cein. ne z'allein vâire: Le contrôleur des wagons-lits. Dédé et Dodo, l'é po lou z'einfans, teindu que ié sovein iu passa di pucheinté wagons avoué: « Compagnie internationale des wagons-lits » en balla lettrés, et sari tiurieu d'en vâire ion dé pré, et de savai quemein on fé po y dreimé. La balla râva! nein pas vi la quavoua d'on wagon-lit, ma bein di z'homma et di femalés que sè tzeagnivon, que sembrassivon, et que débliotâvon tant rido que, se n'avaivé pas atzelà n'on programme (quemein dion n'ari, ma fai, rein comprâi. Lai avai mîme on malenêto que traizai la leinvoua à sa balla-mâre, que l'étaï portein ben galéza. Cein m'a dépli, et ié de à mon biofe, que rizai décoûté mé: « Te sâ, se jamé te fé di manâires deïnse à ma felhie, tonnaire! quien n'écrasaie! Su pô lo respet i z'anthians! » Mon còo l'e veniu to rodzo, pouai s'e bouetâ à riré, mâ l'e lè fenna que m'on torbia! E-te que lè justo, vo le demèindé? Assebin, quan l'on z'u feni, jé dé i femalés: « Allâ io vo voliai, baire n'êconeletta de café, mé vaizé i Casino dé Monbenen, io lou z'artil-leu fêton la Sta-Bârba. Vin-tôu Alfred? Mon biofet n'a pas ouzâ mé suivré; l'é mariâ du ci tzautein, et l'a encô grô à apprendre. Su don parti solet, apré leu avai baillâ reindéz-vo vai lo tiosque di trames, à chatt haorés. Fau vo dré que iétaio à Losena en tât premi po savai lou résultat de vôte: deïn mon veladzo, on n'arai rein su que le leindé-

man. Ne son don z'ur no z'aguelhi dévan la vilhia Poustà, po vèrè ça leinterna magique.

Tôt mon tieu de bon Vaudoi s'e goncliève d'orgouet en veyint quemeint lou Suissés l'âvon bien œuvrâ. J'étaivè le premi à criya « Bravo » et assebin à recaffâ quan lou demi-cantons atiusâvon 66 u bin 58 « oui ». Ié itâ lo premi à bailli lo ton po tzanta : « Vaudoi, un nouveau jour se lève ». Et voliaivè tracé apré la parardo, mà la fenna n'a pas volliu, l'avaï i pia n'a frai de lo metzaufe ! Ma fai, i iétaive tan bouen èse que ié menâ tât mon monde i Messadézi, pô leu payi n'a botohlie dé Dézaley ! (cein m'a cota n'a picé). Et n'ein risquô de manquâ lo train ; no z'a falli tracé que-mein di z'einludzo tât ein-bâ le Petit-Chêne, et no z'einfatâ dedein lo wagon, à la derraire menuete. Et on prussien dé contrôleu (pa di wagon-lits) m'a fé payi finquanta ceintimo d'ameinda pô cein que n'avaivè pa z'u le tein dé preindre mon beliet.

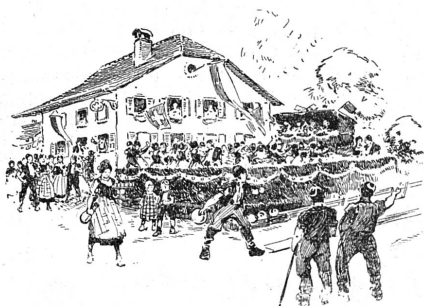
E. R.

Un accident. — Un ouvrier couvreur réparant la toiture d'une maison de la rue du Pré, s'est laissé choir sur le pavé. Heureusement, il a rebondi sur une tente de magasin et est arrivé sain et sauf sur ses jambes. Un ami, qui le rencontre, lui dit :

— Quelle impression as-tu ressentie quand tu es tombé ?

— Eh bien, je me suis dit comme ça rapidement... c'est dommage qu'il n'y ait pas une pinte sur la route !

C. P.



LA BENICHON

L'année de travail de l'agriculteur est longue et pénible ; qui plus que lui doit soutenir, dans la véritable acception du mot, la lutte pour l'existence ? Il a la charge d'entretenir, non seulement sa propre personne, mais de pourvoir à la subsistance de tous.

Que deviendrions-nous, citoyens, sans l'agriculture ? Les usines peuvent chômer, les fabriques peuvent interrompre leur production ; sont-ce des maux comparables à ceux qui nous, frapperaient tous, si l'agriculture allait cesser, même momentanément, de nous fournir les produits indispensables à notre alimentation ?

Aussi devons-nous respect, égard et reconnaissance à l'agriculteur dont le travail lent et patient, traversé le plus souvent par mille épreuves, dure toute l'année sans interruption.

Avec l'automne, les labours et les semailles. Puis l'hiver, pendant que la nature se repose, les travaux domestiques le réclament ; il faut profiter de la saison froide pour couper et conduire le bois au travers de chemins qui sont accessibles seulement par le gel et la neige. Le printemps, nouveaux labours, charrois d'engrais, nouvelles semailles ; l'époque des foins est bientôt arrivée avec ses longues et pénibles journées. Avant l'aurore, le faucheur est levé et au moment de prendre un repos mérité, combien de fois ne doit-il pas repartir le soir à la hâte soustraire à la pluie et à l'orage la coupe du matin ? Puis viennent les moissons, mêmes travaux, mêmes peines.

La récompense est enfin arrivée. La récolte de l'année est à l'abri, les soliveaux sont garnis et l'agriculteur ainsi que tout son entourage sentent le besoin impérieux de repos et d'un peu de distraction.

Et n'en a-t-il pas été en tous les temps et en tous les siècles de même ! Faut-il remonter le cours de l'histoire et montrer les peuples labourant se livrant à des fêtes après la moisson ? Les

Israélites, pendant et après leur exode célébraient la fin de la moisson par des réjouissances spéciales. Les Romains et les Germains avaient aussi leurs fêtes agricoles ; l'agriculture et ses dérivés, les moissons, la vigne, etc., étaient symbolisées par des dieux et des déesses. Les Nègres, oui, les Nègres même, se livrent à des réjouissances après les récoltes du coton et de la canne à sucre.

Dans le canton de Fribourg, arrivés à ces jours de repos de l'automne, vieux et jeunes s'écrient depuis des siècles :

*Dansons, rions, chantons,
Voici la Bénichon.*

Quel plaisir simple, rustique et moral que celui de la danse, telle qu'elle est pratiquée dans nos campagnes et nos villes agricoles ! Un pont de planches est dressé sur la place publique et les offices terminés, la jeunesse, sous le regard des parents, au vu et au su de tout le monde, trouve dans cet aimable plaisir quelques compensations aux inconvénients de l'année.

Où, dans le bon temps, les prêtres favorisaient ces réjouissances agricoles et les honoraient même de leur présence, et le poète qui a chanté nos fêtes de l'agriculture a consacré ces jolis vers au pasteur de la paroisse :

*Et le vieux curé déboulaire
Appuyé sur son bâton,
Fermait un instant son bréviaire
Pour voir un pas de rigodon.*

Dans le canton de Fribourg, c'est bien Estavayer, la ville agricole par excellence, qui célèbre avec le plus de gaieté et d'entrain la bénichon. Chacun s'y prépare fort longtemps à l'avance ; il n'y a pas de ménage si besoigneux qui n'ait mis quelque argent de côté pour avoir aussi sa part des réjouissances.

C'est le jour où les maîtres donnent les gratifications à leurs domestiques ; c'est le jour des visites, car parents et amis du dehors sont invités ; c'est en même temps une fête populaire et une fête de famille.

Promenez-vous le samedi, veille de la bénichon, dans les rues d'Estavayer ; vous y verrez les figures affairées des ménagères allant surveiller les apprêts du célèbre gâteau de bénichon dont la bonne odeur remplit les rues et qui se trouvera le lendemain sur toutes les tables sans exception.

Le dimanche, à l'issue de l'office, la jeunesse va faire, accompagnée de la musique de danse, la tournée des autorités et offrir le vin d'honneur sur le plateau où le magistrat mettra la pièce blanche destinée à couvrir les frais de fête. L'après-midi, selon l'usage antique, l'horloger de ville complaisant, saura en trente minutes faire sonner 1 heure et 2 ½ heures ; de telle façon, les vespres seront avancées et la danse pourra commencer d'autant plus tôt. A la foule de la ville vient bientôt se joindre la foule des campagnes environnantes. C'est le jour où tous les aubergistes et pintiers, sans exception, ont chemise blanche et gai visage.

La danse est commencée ; tout à coup, nouvel envahissement de la ville et cohue sur les ponts ; ce sont les bons voisins de Neuchâtel qui, de fondation, viennent trouver les Staviacois ; outre le service ordinaire de navigation, un bateau spécial en amène la grande partie.

Et dans cette petite ville si calme, si monotone d'ordinaire, quelle joyeuse animation !

Le soir est venu ; les bateaux et les trains emportent trop tôt, hélas, les amis de Neuchâtel et de Vaud. Maintenant, c'est la population d'Estavayer qui va se retrouver sur le pont de danse. Les jours de bénichon sont des jours de trêve ; politique, rancunes et inimitiés, tout est oublié et vous voyez libertards, radicaux et publicards des deux sexes, buvant et dansant dans la plus franche intimité.

*Sur le pont de bénichon,
Tout le monde y danse...*

S'il y a trêve de partis, il y a aussi suppression de castes et à part quelque fière donzelle, la population entière et à la danse ; la soie et la milaine,

la redingote et le veston tournoient dans un accord parfait.

Et il n'y a pas que les danseuses et danseurs qui se réjouissent. Croyez-vous que ces têtes curieuses qui entourent les ponts et garnissent les fenêtres avoisinantes ne s'amuse pas aussi. Les mamans et les papas sont là contemplant leurs enfants ; cette fête rappelle leur jeunesse et évoque le souvenir des joies passées qu'ils revivent dans leurs enfants.

Encore une valse, la dernière ; l'heure s'avance et le jour principal de la bénichon est terminé.

Cette courte description de la bénichon d'Estavayer peut s'appliquer aussi exactement aux bénichons de tous les grands villages du canton de Fribourg.

Les scies. — Deux campagnards se rencontrent :

— Aloo, Louis, tu as fait une riche emplette ; tu as acheté, à ce qu'on dit, de ces nouvelles scies circulaires qui font tant de bruit en ce moment.

— Holà oui, et j'en suis très content.

— Eh bien, moi, je n'ai pas besoin d'en acheter ; j'en ai trois à la maison. Il y a d'abord ma femme, qui est comme qui dirait la moins aiguë ; puis, la grand-mère qui est une scie moyenne, et ma belle-mère qui est alors une scie circulaire à répétition ; heureusement, je n'ai pas d'aiguaise à payer comme pour les tiennes. C'est évidemment un avantage !

C. P.

Mlle ADRIENNE, EX-INSTITUTRICE

Vous ne connaissez pas Mlle Adrienne ! C'est vraiment dommage. Néanmoins, je suis certain que si vous cherchez un tantinet autour de vous, sa silhouette vous apparaîtrait incontinent. Elle n'est plus jeune : la cinquantaine ; elle n'est plus jolie, peut-être l'a-t-elle été ; elle est célibataire.

Mlle Adrienne n'a pas le cœur endurci. Son long séjour chez les princes Parachutzky a même suscité en elle des sentiments affectueux pour la jeunesse. Elle aime à vivre avec des enfants, elle prend plaisir à les promener, elle s'intéresse à leurs progrès, peut-être même les affectionne-t-elle. Mais tout cela est « à sa façon ». L'ex-institutrice des princes Parachutzky est restée pédagogue et ses amitiés s'en ressentent. Dans un but fort contestable d'utilité humanitaire, Mlle Adrienne a inventé tout un système complet d'éducation. Ne pouvant obliger ses élèves occasionnels à s'asseoir sur des bancs d'école, elle multiplie ses moyens d'instruire en amusant. Elle adore les « leçons de choses », et saisit toutes les occasions d'enseigner. Très « posée » en sa robe noire, très docte derrière ses lunettes, elle s'écoute parler, articule nettement et correctement ses phrases et corrige, à propos et hors de propos, ses auditeurs. C'est l'éternel : « ne dites pas mais dites » d'un critique récemment décédé, qui criait : « Parlons français ».

L'été dernier, j'eus l'honneur de rencontrer Mlle Adrienne dans une ménagerie qu'elle visitait avec quelques enfants, de 12 à 14 ans. Ces petits admireraient tigres et lions, riaient des grimaces des singes, s'amusaient de l'éléphant et eurent, assurément, passé la plus délicate des heures, si Mlle Adrienne n'eût cru indispensable d'étaler ses connaissances scientifiques et de mettre en pratique son abominable système.

— Voici, disait-elle, un plantigrade — c'était, en effet, un ours — classe des mammifères, famille des carnassiers. Les animaux de cette tribu marchent sur la plante des pieds, ce qui fait que, chez eux, cette partie est complètement privée de poils... Voyez plutôt !

Mais le bon Moutz n'était pas disposé à montrer « cette partie complètement privée de poils », et les petits ne purent constater ce fait singulier. Mlle Adrienne ne se découragea pas.

— Premier genre, l'ours !... fit-elle en désignant le gaillard du bout de son parapluie.

Moutz grogna, peu satisfait, sans doute, d'être montré au doigt.

— Caractères, disait encore Mlle Adrienne, six incisives à chaque mâchoire, dont les quatre...

Mais je n'en pus supporter davantage et je m'enfouis, plaignant du fond du cœur la pauvre